L'AFFREUSE JOURNEE DU 9 JUIN 1815



Rapport des évènements fait par M. LEPINGLEUX

MAIRE de la ville du LUDE

à M. le Préfet du département de la Sarthe

Dans les archives municipales du Lude, on trouve à la cote D74, un recueil des discours de Victor Louis LEPINGLEUX, qui fut notaire au Lude sous la Révolution et l'Empire, puisqu'il exerça (rue d'Orée) du 15/06/1787 au 01/01/1815.

Il fut aussi maire du Lude, pendant la brève période des « CENT JOURS », du 21 mai au 18 juillet 1815 (maire élu et non pas nommé par le préfet).

Ce notaire représente bien le courant « juriste » et « bourgeois » de la Révolution, de ceux qui aspirent à être enfin quelque chose en politique. Il fut pendant la période révolutionnaire capitaine de la Garde Nationale du Lude, membre du Comité de Surveillance et de la Société Populaire.

Comme ce personnage est intéressant, « bien de son temps », il est prévu de rédiger sa biographie, aussi nous allons seulement voir ce qu'il raconte de son vécu de cette « folle journée du Lude ».

Deux remarques : d'abord le style de ses discours, tel qu'il apparait dans le recueil cité, bien dans l'air du temps révolutionnaire. De belles envolées lyriques sur la Patrie, la Nation, la Liberté, un style qui nous parait aujourd'hui « pompeux », emphatique, mais qui est celui de cette époque.

D'autre part, sur les évènements eux-mêmes : ce n'est pas la première incursion royaliste au Lude : il y a déjà eu la journée du 7 brumaire de l'an VIII (29 octobre 1799), où sur les sept heures du soir, une escouade de chouans entra en ville, coupa « l'arbre de la Liberté » en morceaux, bouscula le corps de garde et se retira. Le douze frimaire suivant, (3 décembre 1799), 1200 à 1500 royalistes envahirent la ville, s'installèrent quelques semaines et mirent la population du Lude et des environs à contribution forcée, en argent, marchandises, vêtements, etc…Les 14 et 15 nivôse, (4 et 5 janvier 1800), le sieur Lépingleux avait été arrêté par les chouans, brutalisé et avait failli être exécuté.

Voici le texte intégral de ce rapport, qui décrit les évènements de cette journée de violence. L'orthographe a été actualisée.

D'abord replaçons cet évènement dans son contexte historique.

Nous sommes le 9 juin 1815, pendant la période des « Cent Jours », l'Empire est en train de s'écrouler définitivement, à la veille du désastre de Waterloo (18 juin).

Après la première abdication de Napoléon Ier, le 6 avril 1814, les Bourbons sont revenus au pouvoir (Première Restauration), et Napoléon est exilé à l'île d'Elbe. Un an après, le mécontentement est tel, que Napoléon « reconquiert »le pouvoir : il débarque le 1er mars au Golfe Juan, le 10, il est à Lyon et le 20 Louis XVIII s'enfuit et laisse la place. Mais dès le mois de mai les royalistes font renaître la chouannerie dans l'Ouest, et la coalition étrangère ranime la guerre.

Monsieur,

Le cœur rempli d'angoisse et d'amertume est douloureux d'avoir à peindre un évènement, qui fera éternellement époque dans notre malheureuse ville ; accablée sous le poids énorme des désastres qu'enfante la guerre la plus affreuse, elle est la triste victime des maux qui en sont le déplorable résultat.

Le neuf juin mille huit cent quinze, jour à jamais mémorable, l'armée des Royalistes tomba inopinément sur la ville du Lude, vers les six heures du matin. (La garde venait de se retirer). Les habitants loin de s'attendre à une attaque aussi subite, et dont ils n'avaient pas le moindre soupçon, se livraient, les uns au repos, les autres à leurs travaux ordinaires.

Douze hommes à cheval de l'armée ennemie traversèrent la ville au galop et allèrent s'emparer du pont où ils établirent un poste.

A l'instant le bruit se répandit que l'ennemi entrait dans la ville, un tambour battit la générale dans la seule rue où il put pénétrer. On cria « aux armes ». Plusieurs hommes s'armèrent et se portèrent à l'embouchure des rues qu'encombrait déjà une troupe immense de Royalistes. On se battit avec acharnement, on se fusilla pendant près de trois quarts d'heure, dans différentes rues, enfin accablés par le nombre, manquant de munitions, les Braves, qui s'étaient sacrifiés pour la défense de la ville furent obligés de plier et se sauvèrent, après avoir fait des efforts inouïs et des prodiges de valeur.

Il est peu croyable qu'une poignée d'hommes ait pu résister aussi longtemps à une armée de mille hommes. C'est cependant un fait certain, il fait honneur aux habitants du Lude qui se sont couverts de gloire et illustrés à jamais.

L'ennemi, maître de la ville se répandit dans tous les quartiers, aux cris mille fois répétés de : « vive le Roi », il entra dans différentes maisons ; il livra au pillage celle du sieur Coipel, marchand dans la rue Basse, fit main basse sur son mobilier et sur ses marchandises, qu'il enleva en totalité ; et il brisa tous ses meubles, croisées, portes et vitrages. Sa perte est énorme, elle excède peut-être dix mille francs.

Le malheureux maire faillit être doublement victime de la fureur de l'ennemi. Bien résolu de le sacrifier, on le chercha, on le demanda, on tourmenta ses domestiques qui déclarèrent ne pas savoir où il s'était retiré. La femme chargée du gouvernement de sa maison fut traitée avec une indignité sans exemple ; on la traina de rue en rue, et on la mena au lieu de la réunion générale pour le départ, avec l'intention de la retenir prisonnière. Un hasard inespéré lui fournit un moyen d'évasion dont elle profita habilement.

Pendant ce temps on mit au pillage la maison de ce magistrat sous le prétexte qu'il était maire, qu'il était un patriote prononcé dont il était bon de se défaire. Une troupe nombreuse de royalistes entra chez ce malheureux citoyen ; on brisa les meubles, les portes, les croisées et les glaces ; on dévasta tous ses linges, ses vêtements et toutes les vaisselles, dont il ne lui est pas resté un morceau, ses vins, ses provisions, tout a été la proie de l'ennemi. Comme Bias, il

porte tout avec lui, il n'a de vêtements que ceux dont il est couvert. Sa perte est incalculable. Un seul mot peint sa triste situation : la dévastation est complète.

De là les royalistes se portèrent à la Mairie dont ils enfoncèrent les portes ; ils fouillèrent les papiers ; ils incendièrent tout ce qui était relatif aux affaires administratives ; ils n'épargnèrent que les registres de l'état civil ; le surplus fut livré aux flammes. L'ancien maire avait remis au nouveau une certaine somme qui appartenait à la commune ; cette somme était dans un des bureaux, elle fut enlevée avec ce qui pouvait être à la convenance des ravisseurs.

Loin de se borner à ces excès, les royalistes n'en montrèrent que plus d'acharnement à tourmenter les malheureux habitants. Plusieurs furent maltraités et harcelés de coups ; d'autres furent mis à contribution, et pour comble d'horreur, plusieurs autres furent retenus prisonniers et emmenés impitoyablement. Les cris, les gémissements, les larmes de ces pauvres victimes, ceux de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, rien ne put adoucir la fureur d'un ennemi acharné à faire du mal.

Une plume de fer et de sang pourrait à peine tracer l'affreuse situation des infortunés qu'on entrainait et de ceux dont on les séparait ; ils étaient menacés d'une mort prochaine, ils croyaient toucher au terme de leur existence, à leur dernière heure. Leurs concitoyens, leurs parents, leurs amis les suivirent des yeux autant loin qu'il fût possible ; enfin on les perdit de vue.

Le cœur navré de la plus profonde douleur, l'âme en quelque sorte anéantie, on croyait à tout instant entendre les cris des victimes dont le sacrifice paraissait inévitable ; on imaginait entendre des coups de fusil. Le moindre bruit redoublait la frayeur dont on était saisi ; enfin mille fois on crut voir la mort planer sur la tête des malheureux prisonniers. O douleur accablante ! O désespoir !

Cette cruelle incertitude dura deux jours entiers. On ne put dans cet intervalle rien apprendre des infortunés détenus dont on ignorait le sort ; existaient-ils ? On n'osait se flatter d'un bonheur aussi inespéré.

Une divinité bienfaisante, celle qui semble veiller sans cesse au salut de la Patrie, à la gloire de la France et du chef qu'elle s'est choisie, de ce chef pour lequel nous jurons de nous sacrifier tous, couvrit de son égide[1] tutélaire ces pauvres malheureux. Cette divinité décocha un trait, il toucha le cœur des royalistes qui comme nous sont des hommes, des Français ; leur fureur se calma ; ils jetèrent un œil de pitié sur leurs prisonniers. Eclairés par leur propre intérêt, ils sentirent qu'un acte de générosité les pouvait rendre recommandables aux yeux de leurs concitoyens. Mus par un doux sentiment qui fait le bonheur de tous les humains ils ne purent voir d'un œil sec l'accablement et la terreur de tant de malheureux ; redevenus hommes, ils les renvoyèrent au Lude.

L'instant où ces chers et bons amis arrivèrent causa dans les esprits un bouleversement tenant du délire ; il est plus aisé à sentir qu'à peindre ; il opéra un changement miraculeux ; à la plus affreuse douleur, à la terreur dont nous étions tous saisis, succéda une joie inexprimable ; on s'empressa autour d'eux ; chacun les voulait voir, les toucher ; on entendait crier de toutes

parts : ils nous sont rendus, les voilà, les voilà. Aux larmes de sang succédèrent les larmes de la plus douce sensibilité ; on entendit des voix qui, dans l'excès de l'ivresse et de joie, s'écriaient : les royalistes ne sont donc point aussi mauvais, aussi cruels qu'on les avait peints ; ils nous ont rendu ce que nous avons de plus cher.

Si dans ce moment, ils eussent parus nous eussions oublié nos malheurs ; nous les aurions serrés dans nos bras ; nous les eussions appelés du beau nom de frères ; attendris par un tel dévouement, frappés de cet acte de notre reconnaissance, auraient-ils pu résister à un si généreux élan ? (ce nom de frère, il est si doux de le prononcer !) Oui, je n'en puis douter, ils auraient mêlé leurs larmes aux nôtres, ils nous auraient reçus dans leurs bras, serrés contre leur sein, et peut-être, que dis-je ! Oui, peut-être, oui sans doute, ce jour mémorable eut été pour Le Lude, une époque remarquable ; il eut été celui d'une réconciliation sincère ; nous eussions vu s'éteindre l'esprit de parti ; et ceux qui, quelques instants auparavant, étaient armés les uns contre les autres, auraient, d'un concert unanime, formé une famille de frères et d'amis.

Voilà, Monsieur le Préfet, un détail que j'ai fait à la hâte, et à vingt fois différents, toujours le sac sur le dos, le bâton à la main, je voltige sans cesse, tantôt au Lude, où je ne couche jamais, tantôt dans un endroit, et puis dans un autre, ma vie est celle d'un vagabond, d'un errant. Si j'ose entrer au Lude, je vole à l'administration où je remplis à la hâte les obligations et les devoirs que m'impose la magistrature dont je suis honoré. Un instant après, l'alarme sonne, je cours à la campagne, dans le plus petit trou, où je fais un repas de noces, quand je mange un morceau de pain noir que j'arrose de mes larmes.

O ma patrie ! O mon prince ! Si ma vie pouvait apaiser les troubles intérieurs et ramener la paix et la tranquillité qui en sont baumes, je jure sur l'honneur qui toujours guida l'honnête homme et le bon citoyen, j'en ferais le sacrifice. Il est cruel de mourir, c'est vrai, mais la mort est douce lorsqu'elle peut produire un bien réel.
Comptez sur mon dévouement, sur mon patriotisme, ils sont sans bornes.

LE LUDE EN IMAGES
Atelier généalogique de la MJC
Sylvette DAUGUET
Mars 2010

[1] Egide : bouclier de Zeus et d'Athéna, protection